

<b>Les émeutes françaises de l'automne 2005</b> <b>Les illusions perdues</b> <i>par Julien Piednoir</i> .....	131
<b>Analyse de trois échelles mesurant la justice et l'injustice dans des tribunaux correctionnels français: le cas des auteurs de délits et des observateurs/auditeurs</b> <i>par Nasrédine Goutas</i> .....	157
<b>Détenus, retenus, placés. Plus de 78 000 personnes privées de liberté aujourd'hui en France</b> <i>Approche démographique de l'enfermement</i> <i>par Pierre V. Tournier</i> .....	171
<b>La peine privative de liberté pour mineurs en droit pénal suisse</b> Faut-il construire de nouvelles prisons pour mineurs? <i>par Audrey Moret</i> .....	185
<b>Lutte antidopage et cyclisme à deux vitesses: évolution du rapport au dopage chez les cyclistes belges depuis l'affaire Festina</b> <i>par Bertrand Fincoeur</i> .....	207
<b>L'orientation morale différente entre les policiers et les magistrats</b> <b>En quoi des divergences de positions existent-t-elles?</b> <i>par Isabelle Huart, Thierry Plaie et Roger Fontaine</i> .....	221
<b>Coopération policière internationale et renseignement criminel: une évaluation des retombées opérationnelles de la Drug Enforcement Administration</b> <i>par Frédéric Lemieux</i> .....	231
<b>Notes de police scientifique</b> <i>par Olivier Delémont et Pierre Margot</i> .....	249

# Lutte antidopage et cyclisme à deux vitesses: évolution du rapport au dopage chez les cyclistes belges depuis l'affaire Festina

par **Bertrand FINCOEUR\***

## Résumé

L'affaire Festina en 1998 marque pour le cyclisme professionnel le début de la fin d'une époque: celle du dopage organisé par les équipes elles-mêmes. Depuis une dizaine d'années, le renforcement des contrôles, la politique de suspension des coureurs dopés et l'attitude inquisitrice des médias ont notamment conduit les cyclistes à requalifier les comportements de dopage comme déviants, alors que ceux-ci bénéficiaient jusqu'à la fin des années 1990 d'une légitimation sous-culturelle, fruit d'une socialisation secondaire propice au développement d'une culture professionnelle du dopage. Redéfini comme une transgression et comme une atteinte à la méritocratie sportive, le dopage, lorsqu'il est utilisé par les coureurs, s'inscrit aujourd'hui davantage dans une dynamique de réseaux informels transcendant les solidarités historiques du cyclisme. C'est cette reconfiguration des normes et des pratiques que cet article tente d'éclairer en démontrant que la lutte antidopage est aussi à l'origine de l'actuel cyclisme à deux vitesses.

**Mots-clés:** dopage, cyclisme, socialisation, qualification, Belgique

## Summary

The 1998 Festina affair marked the beginning of the end of an era for professional cycling: the one of doping organized by the teams themselves. For a decade an intensification of the controls, the suspension policy towards doped cyclists and the media's inquisitive attitude have led cyclists to reconsider doping behaviour as deviant whereas it was sub-culturally legitimated until the end of the 1990s as a consequence of a secondary socialisation favourable to the development of a professional culture of doping. Redefined as an infringement and an offence against athletic meritocracy, doping, when used by the cyclists, is now more part of an informal network that transcends the historical cycling solidarity. This article aims at clarifying this reconfiguration of the standards and practices showing that the anti-doping fight is also the cause of the current two-tier cycling.

**Key-words:** doping, cycling, socialisation, qualification, Belgium

## Introduction: de l'utilité de dépasser le débat sur les chiffres

Soutenir l'omniprésence du dopage au sein du cyclisme professionnel semble aujourd'hui relever du lieu commun. Il est vrai que depuis l'affaire Festina en plein cœur du Tour de France 1998, chaque saison cycliste est l'occasion de voir tomber de nouvelles têtes, cadors du peloton comme simples porteurs d'eau. Tous les ans, si on prend l'exemple du Tour, certains coureurs sont ainsi

\* Chercheur, Université de Liège, Service de Criminologie, bfincoeur@ulg.ac.be.

interdits de prendre le départ, d'autres sont exclus en pleine course après avoir fait l'objet d'un contrôle positif quand quelques uns se voient complètement décrédibilisés une fois la course terminée lorsqu'est enfin révélée la supercherie. C'est ainsi que depuis une dizaine d'années, presque chaque Tour de France, épreuve cycliste la plus médiatique et la plus prestigieuse, est présentée ou espéré comme le «Tour du renouveau», alors que, finalement, rares sont les éditions qui ne sont pas à un moment ou à un autre entachées par de nouvelles révélations qui font aussitôt les choux gras des médias, principalement de la presse sportive. Pourtant, à les analyser, les chiffres du dopage incitent à relativiser et contester la croyance répandue selon laquelle les coureurs cyclistes sont tous des dopés.

Premièrement, il importe de rappeler que le dopage touche l'ensemble du sport de haut niveau, qu'il y a donc quelque injustice à se focaliser uniquement sur le cyclisme et que la mauvaise réputation de celui-ci est en partie le produit involontaire de la politique entreprise pour restaurer son image. Ce paradoxe confirme dès lors le risque latent de stigmatisation que doivent affronter les organisations sportives qui s'engagent dans la lutte antidopage puisque le développement d'une politique proactive en la matière, destinée entre autres à pérenniser l'activité en évitant une fuite des sponsors économiquement dramatique, met à jour des conduites qui pourraient être volontairement passées sous silence par ces mêmes organisations pour des raisons identiques (Simson & Jennings, 1992; Jennings & Sambrook, 2000). Enoncé simplement, on pourrait retenir que c'est seulement quand on cherche qu'on trouve et que, à l'inverse du cyclisme, d'autres sports préfèrent opter pour une stratégie d'étouffement des scandales afin d'éviter tout déshonneur public (Cazuc, 2007).

Deuxièmement, il semble nécessaire de se pencher sur les statistiques du dopage. Si quelques auteurs affirment une plus forte prévalence du dopage dans les sports individuels d'endurance ou de force (Beck et al, 2002), ce dont le cyclisme fait assurément partie, la proportion de dopés avérés au sein du peloton demeure toutefois marginale. Si l'on reprend les chiffres du Tour de France 2008, l'épreuve de loin la plus ciblée par la lutte antidopage, sur 180 coureurs et après 250 prélèvements en course, seuls quatre cas de dopage ont été relevés, soit 2% du peloton, ce qui tranche néanmoins quelque peu avec le taux plus élevé des années précédentes. En Belgique francophone, les statistiques sont également en deçà des discours catastrophistes puisque, dans l'exemple des contrôles menés par la Communauté française, seuls 4,40% des tests concluent à une tricherie. L'Union Cycliste Internationale (UCI) ne mentionne, quant à elle, pour l'année 2007, qu'une quarantaine de coureurs identifiés sur près de dix mille contrôles, ce qui fait du cyclisme sur route un des sports les plus contrôlés et donc tout naturellement les plus entachés par le dopage si l'on comptabilise en valeur absolue.

Evaluer avec précision la prévalence du dopage se révèle dans les faits un exercice périlleux et il y a quelque hardiesse à soutenir scientifiquement que le dopage gangrène véritablement le sport dans des proportions non négligeables. C'est pourtant ce qui justifierait les moyens employés pour tenter de

l'éradiquer, ou à tout le moins de le réduire. On peut toutefois noter que l'inquiétude n'est pas neuve puisque les premières réglementations remontent à plus de cent ans (Mottram, 1996), que les années 1950 marquent les premiers signes d'une réprobation journalistique du dopage (Perera et Gleyse, 2005; Lè-Germain et Leca, 2005) et que l'opinion publique semble à présent exprimer des doutes croissants quant à la probité des sportifs (McNamee et al., 2007), même si elle adopte une posture paradoxale consistant à condamner le dopage mais à exiger ou applaudir des performances toujours accrues.

Si la référence aux études épidémiologiques semble incontournable, l'écart entre les sources officielles et certaines autres formes d'estimation pose toutefois question et il peut être légitime de supposer un imposant chiffre noir, défini comme la différence entre la délinquance réelle et la délinquance connue (Kellens, 1998). Cette possibilité explique en tout cas de fortes suspicions de tricherie et des contrôles accrus de la part des fédérations, de l'Agence Mondiale Antidopage et, dans une moindre mesure, des équipes elles-mêmes. Le faible nombre d'infractions constatées s'expliquerait alors par le fait que les tricheurs échappent aux contrôles grâce au raffinement de produits indétectables élaborés en laboratoire par des médecins-chercheurs et de ce que seuls les mauvais tricheurs se font coïncider (Lüschen, 2000; Waddington, 2000). En toute hypothèse, les taux de sportifs dopés sont toujours plus élevés dans les enquêtes s'apparentant à des questionnaires de délinquance auto-révélee (Scarpino, 1990; Laure, 2000) que dans les statistiques qui comptabilisent les cas positifs révélés par les tests antidopage. Les coureurs que nous avons interviewés et les articles de presse font en outre également croire à un chiffre noir effectivement important. Ainsi, un coureur rencontré évalue le dopage actuel dans le cyclisme professionnel à «*au moins trente ou quarante coureurs dans le Pro-Tour... Peut-être plus... Puis dans les petites équipes, il y en a énormément. Quand on descend dans les continentales pro, je crois qu'il y en a beaucoup plus* » (Justin, ancien pro, retraité depuis 2008).

La suspicion est dès lors permanente et accompagne nombre de victoires de cyclistes qui peinent parfois à crédibiliser leurs performances, même auprès de leurs pairs: «*On se pose des questions sur certains, c'est sûr. Quelqu'un qui gagne trop facilement, il y a toujours la suspicion, le doute* » (Guillaume, néo-pro depuis 2008). Tout en confessant une réelle exaspération de voir leur profession sans cesse montrée du doigt malgré les efforts entrepris pour retrouver la confiance du public – «*A cause des affaires de dopage, c'en est venu à un tel point que, quand je dois dire le métier que je fais, je suis limite gêné. Alors qu'au début, quand j'allais devenir professionnel, j'étais tout fier de le dire. J'attendais que quelqu'un me demande quel métier je faisais pour dire que j'étais coureur cycliste* » (Aurélien, professionnel depuis 2006) – les coureurs cyclistes eux-mêmes estiment donc le dopage à un niveau plus élevé que ne l'indiquent les statistiques. Il faut toutefois garder à l'esprit que l'accusation des concurrents est aussi un système de défense pour expliquer la défaite (Duret, 1999) et que le sujet revêt une dimension fantasmagique certaine. Les études épidémiologiques témoignent aussi de la différence entre le pourcentage de sportifs qui

avouent se doper ou s'être dopés et le pourcentage estimé d'athlètes qui trichent. Dans cet esprit, diverses études montrent qu'on trouve toujours plus de sportifs qui connaissent des dopés que de sportifs dopés (Mignon, 2002).

De ce fait, pris entre la froide rigueur des statistiques officielles et le tourbillon passionnel des rumeurs accusatrices, le chercheur se retrouve dans une position inconfortable, au croisement de l'orgueilleuse tentation de croire que son interviewé lui dit le vrai et de la déconcertante sensation que ses données reposent sur le mensonge. Dès lors, plutôt que de rester focalisés sur ces interminables considérations sur le chiffre noir, nous avons souhaité dépasser le débat sur les chiffres du dopage pour explorer l'aspect de la qualification du dopage par les acteurs. Et en cette matière, la recherche fait émerger une évolution radicale dans le discours des cyclistes sur l'objet dopage. D'une conception légitimatrice attestant la banalisation du dopage dans le peloton jusqu'à l'affaire Festina, nous sommes à présent passés à un discours hostile et accusateur, redéfinissant le dopage comme déviant, non plus seulement par rapport aux dispositions légales mais également par rapport aux normes sous-culturelles propres au monde du cyclisme professionnel et amateur de haut niveau.

## **Aspects méthodologiques et définitionnels**

Dans un contexte où l'intérêt politique et médiatique pour la question est vif et où les études scientifiques, en sciences biomédicales comme en sciences sociales, se multiplient, l'Agence Mondiale Antidopage a accepté de financer une recherche axée spécifiquement sur les processus de socialisation en vigueur dans le cyclisme sur route. Cette étude, menée par l'Université de Liège en collaboration avec les Universités de Lausanne et de Paris X-Nanterre, réalisée donc simultanément en Belgique, en France et en Suisse et basée sur une série d'entretiens semi-directifs (1) et d'observations ethnographiques, a débuté en janvier 2007 pour une durée de trois ans. Le guide d'entretien a quant à lui été repris d'une enquête antérieure (Trabal et al, 2006) et adapté selon les besoins de l'étude.

Dans cet article, nous donnons au mot dopage son sens restreint, à savoir toute prise de produit ou tout procédé figurant sur la liste noire éditée par l'Agence Mondiale Antidopage (AMA). Le choix fonctionnel du recours à une définition légaliste du dopage présente cependant l'inconvénient de rendre cette dichotomie entre le licite et l'interdit fluctuante puisque soumise aux mouvements annuels de légalisation ou de pénalisation de substances ou méthodes déterminées. L'AMA, organisation internationale indépendante créée en 1999 pour promouvoir, coordonner et superviser la lutte contre le dopage dans le sport, composée et financée à parts égales par le monde du sport et les gouvernements nationaux, concentre à cet égard tous les pouvoirs puisque c'est elle qui édicte le code mondial antidopage, harmonise les règles, détermine les méthodes et produits interdits, et fixe des sanctions en cas de transgression. Le rôle de l'AMA est donc majeur puisqu'elle peut, en autorisant ou

en prohibant de nouveaux produits, provoquer l'éclosion ou l'écroulement de marchés économiques. Il en irait par exemple ainsi si les compléments alimentaires, à l'origine d'un juteux commerce, se voyaient qualifiés de dopants.

La nature pathogène du sport de haut niveau amène en effet tous ses adeptes à recourir à un minimum de substances extérieures (compléments alimentaires, vitamines, fer etc.) destinées à compenser les carences ou les déséquilibres induits par une pratique sportive intensive. Si, dans une acception élargie, ce type de consommation pourrait être analysé comme du dopage, nous nous gardons de tomber dans ce que certains appellent l'intégrisme biologique (Redecker, 1998) pour retenir l'idée que le sportif peut avoir recours à des artifices autorisés et/ou à des artifices interdits, le dopage étant ici compris comme l'ensemble des artifices interdits (Mignon, 2002).

Nous ne souscrivons donc pas à l'argument selon lequel la prise de compléments alimentaires entrerait dans la catégorie des conduites dopantes (Laure, 2003) et serait susceptible de faciliter le passage ultérieur à du dopage au sens légal du terme. La consommation de compléments alimentaires s'inscrit au contraire dans un registre de stratégies professionnelles objectivement légitimes et subjectivement valorisées, destinées à accroître la performance, à l'instar d'un bon sommeil ou d'une ergonomie efficace (position sur le vélo, par exemple).

Au-delà des considérations qui voient le dopage défini par le monde extérieur, nous avons cherché à comprendre l'éventuelle évolution du regard porté sur le dopage par les acteurs cyclistes. Et force est de constater que l'affaire Festina puis une série d'événements à situer dans un continuum ont sensiblement modifié la représentation que peuvent se faire les protagonistes d'un débat, à défaut d'une pratique, au cœur de leur existence professionnelle.

### **Le dopage: conformité aux normes d'un milieu spécifique...**

Plusieurs études ont montré à quel point le dopage a, en tout cas dans les années 1990 jusqu'au pic de l'affaire Festina, pu faire partie du quotidien des coureurs cyclistes, intégré et banalisé jusqu'à en faire un élément parmi d'autres de la profession, une technique permettant de «faire le métier», à l'instar de l'entraînement ou du suivi médical avec lequel il a pu se confondre dans certaines limites (Brissonneau, 2007; Lê-Germain et Leca, 2005; Lentillon-Kaestner, 2008). Les coureurs cyclistes vivent alors la vie de sportifs de haut niveau dont une partie des contraintes habituelles est prise en charge par leur environnement, ce qui contribue peu à peu à les déconnecter des perceptions et des normes de la vie ordinaire (Brissonneau et al, 2008). Si le dopage est ainsi construit comme déviant sur le plan législatif et pour le sens commun, sa perception a évolué dans le milieu cycliste au gré d'une socialisation secondaire (Berger et Luckmann, 1986) amenant à retravailler les normes de santé et de tricherie. «Etre en bonne santé» apparaît ainsi comme une notion relative, bien différente pour le citoyen *lambda* ou pour le sportif professionnel, ce dernier

étant l'objet d'une médicalisation constante de la vie. Le dopage peut dans ces conditions apparaître comme un moyen de rester en bonne santé, comme une technique de rééquilibrage de paramètres médicaux mis à rude épreuve par une pratique intensive d'une activité physique potentiellement hautement pathogène (Billat, 2005; Laure, 2000b). Normalisé par ses adeptes et sujet à peu de désapprobation dans un contexte général où les scandales n'alimentaient pas encore à ce point les chroniques sportives ni les discussions de comptoir, le dopage a pu s'apparenter à une sur-adaptation aux normes spécifiques du monde cycliste (Coakley, 2001; Escriva, 2001).

Dans nos entretiens, cette lecture se retrouve sans surprise essentiellement chez les cyclistes, aujourd'hui à la retraite, qui ont connu l'époque Festina: «*A l'époque, tout le monde prenait. Je ne vais pas dire que c'était de la vitamine C mais tout le monde faisait de la cortisone* »(Jean-Bernard, ancien pro, retraité depuis 2008); «*J'ai vu des tas de fois des coureurs qui se faisaient des piqûres d'EPO! Chez nous, il y en avait beaucoup qui en faisaient, hein! Il y en avait même dans le frigo de l'équipe. Dans le frigo du camion. C'était monnaie courante d'être en contact avec ce produit-là* » (Justin, ancien pro, retraité depuis 2008).

Pour les coureurs des années 1990, le dopage semble à cette époque inévitable et est complètement banalisé. Tout le peloton ou presque est concerné et ceux qui dénoncent ouvertement les pratiques familiales en adoptant des positions antidopage, notamment dans les premiers mois qui suivent l'affaire Festina, sont vivement critiqués (Bassons, 2000) par une corporation encore très marquée par la légitimation de la prise de produits. L'EPO circule alors très facilement, par l'entremise des médecins et des soigneurs, et le choix d'en prendre ou pas se résume, dans un contexte général jamais démenti de précarité et d'incertitude quant à l'avenir (Buisine, 2006), au désir de poursuivre ou non une carrière cycliste professionnelle: «*Tout le monde prenait car si tu veux suivre, tu dois bien prendre. Sinon, t'as pas de résultats et t'as pas de résultats, t'as pas de boulot* »(Hervé, ancien pro, retraité depuis 2005); «*Si je me souviens bien, une cure d'un mois, ça coûtait environ 20.000 francs (500€). Quand même, hein. Au début, tu ne peux pas faire ça toute l'année. Tu ne gagnes pas beaucoup d'argent, donc tu dois cibler une période. Tu choisis un mois ou deux, les courses qui te conviennent le mieux et bon, tu essaies de les préparer au mieux. Si ça marche, tant mieux, ils te font signer un contrat un peu plus cher. Et voilà, c'était comme ça que ça marchait* »(Jean-Bernard, ancien pro, retraité depuis 2008); «*Je me faisais des injections chez moi. Maintenant, si on partait pour longtemps, on en prenait avec à l'hôtel pour continuer le traitement* » (Jean-Bernard, ancien pro, retraité depuis 2008).

Toutefois, à cette époque déjà, tous les produits ne sont pas identiquement perçus. Ainsi, l'EPO, à laquelle on reconnaît des effets importants, apparaît comme modifiant sensiblement les performances et l'échelle sportive. A ce titre, l'EPO reste partiellement assimilée à une déviance et par conséquent à une tricherie: ses utilisateurs mettent en effet partiellement en échec la méritocratie, sacralisée par le milieu sportif. A l'inverse, les corticoïdes, à l'impact



moindre, sont assimilés à des soins et ne suscitent donc aucune réprobation: «*La cortisone, ça m'a aidé un peu au début. Pour moi, je considérais ça comme rien du tout. C'était vraiment la base mais la base de ce que je pouvais faire pour mon métier. Il ne fallait pas exagérer, j'étais quand même pro. A ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait quand même faire un minimum. Il faut te soigner, tout simplement* » (Justin, ancien pro, retraité depuis 2008). Nous sommes ici tout à fait dans le modèle d'hyper-conformité ou de sur-adaptation aux normes particulières du monde cycliste. En résumé, si la disponibilité des produits et la banalisation morale et comportementale de la consommation peuvent apparaître comme des facteurs facilitatifs, voire incitatifs, la précarité joue assurément un rôle incitatif, voire contraignant, dans l'engagement dans le dopage.

L'affaire Festina sonne alors comme un coup de tonnerre au milieu du Tour de France 1998. Elle révèle au grand public les pratiques de dopage généralisé qui prévalent au sein du peloton et fissure un système qui n'entrevoit jusque là aucune contre-indication à sa poursuite. Quelques mois après cette affaire, pour des raisons diverses, les confessions et repentances de la part de coureurs ou de membres de l'encadrement se succèdent alors progressivement, contribuant à décrédibiliser le milieu mais aussi à faire exploser l'omerta qui pouvait jusque là régir ses pratiques (Menthéour, 1999; Voet, 1999; Bassons, 2000; Roussel, 2001; Chiotti, 2001; Gaumont, 2005). L'affaire Festina marque également la reconfiguration du système de régulation du dopage, au détriment des acteurs sportifs, qui avaient seuls jusqu'alors le pouvoir de contrôler et de sanctionner ces pratiques, et au bénéfice des acteurs publics et médicaux, qui entrent par la grande porte dans la gestion de la problématique (Sallé et al, 2006). Cette perte de pouvoir des instances sportives, au moment où l'affaire Festina révèle l'échec du contrôle interne du dopage et remet en cause la légitimité du seul monde sportif pour lutter contre le phénomène, s'accompagne d'un relatif (r)éveil (d'une partie) du peloton qui constate l'arrivée de policiers pour contrôler ses agissements et l'effervescence de médias qui sur-enrichissent sur le thème. Désormais, et crescendo jusqu'à aujourd'hui, le dopage peut continuer à attirer des coureurs mais ceux-ci ne peuvent plus avancer l'argument de la méconnaissance ou de la négation du caractère déviant de leurs conduites. Les dopés deviennent progressivement des délinquants, traités comme tels par des journalistes qui investiguent, par des policiers qui perquisitionnent dans les chambres et par des magistrats qui auditionnent les tricheurs. Le dopage change donc de registre dans les années 2000: de sur-adaptation organisée et à peine dissimulée, il se mue en déviance inscrite dans des réseaux davantage informels.

### **...ou comportement déviant perçu comme tel et rationalisé?**

La normalisation du dopage dans le peloton des années 1990, illustrée par plusieurs auteurs, doit toutefois déjà être quelque peu relativisée dans la mesure où, avant que n'explode l'affaire Festina, les équipes s'organisaient déjà pour



échapper aux contrôles antidopage: *«Beaucoup de coureurs à l'EPO avaient à l'époque des petites machines pour calculer leur hématoците. Dans les équipes, il y en avait aussi pour vérifier que le coureur n'était pas trop haut pour le contrôle. Les équipes les vérifiaient par sécurité, pour ne pas qu'ils se fassent choper, mais les coureurs avaient leur machine pour savoir les doses qu'ils devaient se mettre »* (Justin, ancien pro, retraité depuis 2008).

Après 1998, les coureurs qui désirent recourir au dopage sont toutefois obligés d'assurer une plus grande discrétion à leurs pratiques, dans une ambiance de plus en plus inquisitrice de la part de la presse et des observateurs. Outre les confessions de coureurs qui dévoilent certains arcanes du milieu, les performances de plusieurs champions font l'objet de doutes grandissants, comme en témoigne le scepticisme qui accompagna les démonstrations de force de Lance Armstrong sur le Tour de France pendant sept ans (Ballester, 2004). La médiatisation et l'opprobre jeté sur les tricheurs démasqués, la prévention du dopage qui se renforce dans les clubs amateurs, les suspensions prononcées et la crainte de certains coureurs de subir le même sort que leurs homologues de Festina (ou plus récemment d'autres équipes comme Astana ou Saunier-Duval) agissent auprès de certains comme des signaux amenant à reconsidérer la question du dopage. Le caractère manifestement déviant des conduites dopantes, défini jusque là principalement à (et par) l'extérieur du milieu cycliste, pénètre donc également ce dernier. Pour les coureurs francophones en tout cas, plus proches des «victimes » de l'affaire Festina, la référence à l'éthique dans la valeur de performance reprend un sens accru et la manière dont est obtenue la victoire importe au moins autant que la victoire elle-même. Les discours évoluent et la nouvelle génération tient un langage qui tranche avec celui des anciens coureurs, un laïus de pureté dans lequel la méritocratie est portée au pinacle, une forme de retour aux vertus de la loi naturelle selon laquelle le plus fort doit triompher grâce à ses seules qualités intrinsèques. La socialisation secondaire propice, ou à tout le moins non réfractaire, au dopage se modifie dès lors sensiblement: *«Je suis devenu pro en 2000, après le tournant de l'affaire Festina. Dans l'équipe, il y a eu des prises de conscience, ce qui n'est pas le cas dans toutes les équipes, celles où on n'envisage pas le sport sans préparation médicale »* (Basile, professionnel).

Classiquement, alors que certains pays sont montrés du doigt pour leur complaisance face au dopage, d'autres initient de nouvelles politiques antidopage, avec des contrôles multipliés et un travail sur les mentalités: *«La culture du dopage était assez généralisée avant dans toute l'Europe. Mais il y a eu l'affaire Festina. Et cette affaire, même si certains disent que rien n'a changé, a fait que beaucoup de choses ont changé en France. Parce qu'en France, ou plutôt un coureur d'une équipe française, pratiquement à coup sûr, n'est pas dopé. Ou alors il se prépare de son côté et sans rien dire à personne parce que les contrôles ici sont vraiment devenus très stricts »* (Aurélien, professionnel depuis 2006). La principale conséquence de l'affaire Festina et plus généralement de la chasse aux démons du cyclisme qui a suivi est donc, du moins dans certaines équipes et dans certains pays, le déclin voire la fin du dopage organisé

comme il l'était dans les années 1990. La socialisation collective du dopage, à une époque où il suffisait d'ouvrir la porte du réfrigérateur de l'équipe pour mettre la main sur de l'EPO, fait désormais place à une phase bien plus individuelle, où les coureurs qui acceptent le dopage sont tenus de prendre leurs dispositions personnelles en marge des consignes de groupe. Il n'est plus question pour un coureur d'une équipe belge ou française de pouvoir compter sur un encadrement humain incitatif. Tout au plus pourrait-il compter sur un staff qui ferme les yeux, plus vraisemblablement doit-il s'organiser afin d'éviter d'être repéré, par ses coéquipiers, par ses directeurs sportifs et, le cas échéant, par les contrôleurs. Le modèle du professionnel accompli (Sutherland, 1937) est alors progressivement remplacé par celui du déviant calculateur: se doper, ce n'est plus faire comme tout le monde et faire le métier, c'est transgresser des normes sociales et sous-culturelles pour des raisons jugées suffisamment rentables.

L'argument d'un cyclisme à deux vitesses fait alors surface. Le peloton est coupé en deux. Il y a ceux qui ne veulent plus s'exposer au risque (de suspension, de blâme médiatique) et ceux qui acceptent ce dernier et doivent dès lors se montrer plus prudents: *«Après l'affaire Festina, des coureurs ont commencé à réfléchir. J'aurais certainement eu une autre carrière en étant suivi par un médecin italien ou autre qui avait la potion magique. Mais c'est un choix à faire. Je me suis fait équipier, j'ai gagné ma vie honorablement. Bon, je sais que je devrai aller travailler après ma carrière, c'est sûr, mais bon »* (Jean-Bernard, ancien pro, retraité depuis 2008). Pour les seconds, les techniques doivent se raffiner davantage pour échapper aux contrôles qui deviennent plus performants. Ce faisant, ils bénéficient de l'impact de ces produits, ce qui les conduit à être de plus en plus forts, à rouler plus vite, à battre des records de temps d'ascension et à faire le spectacle pour un public demandeur d'exploits tous les jours reproduits. Et l'arrivée de nouvelles techniques, par exemple les transfusions sanguines, plus complexes que les injections de cortisone ou l'absorption de pilules d'amphétamines et réclamant dès lors l'intervention de spécialistes extérieurs, continuera à creuser ce fossé ainsi dénoncé: *«Il y a une plus grosse différence, enfin je trouve, entre les gros dopés et moi alors qu'on fait le même métier qu'entre moi et un cyclo! Alors que moi, je vais rouler tous les jours! Je vais parfois rouler le dimanche avec eux... Bon, je joue avec les cyclos, je les lâche dans les côtes, etc. Mais j'ai toujours l'impression que les dopés du Pro-Tour avaient plus facile de me lâcher dans les côtes que moi de lâcher le cyclo. Tellement ils devenaient par moment des extraterrestres. Je ne peux même pas y croire...»* (Justin, ancien pro, retraité depuis 2008).

On peut donc soutenir la thèse selon laquelle l'actuel cyclisme professionnel à deux vitesses qui semble se dessiner est le produit involontaire de la lutte antidopage, puisque cette dernière a arrêté ou freiné les plus scrupuleux et les plus craintifs et contraint les autres à évoluer davantage dans l'ombre et à s'organiser en réseaux clandestins indépendants des équipes ou des nations (Fincoeur, 2008). En 1998, Festina ou TVM avaient mis sur pied un système de dopage organisé au sein de l'équipe. A l'exception de quelques coureurs mino-

ritaires, toute l'équipe participait alors au programme de dopage élaboré. D'après les coureurs interrogés, un tel système était en vigueur dans pratiquement toutes les équipes, toutefois à des degrés variables d'organisation. Un peu plus de dix ans plus tard, le scandale né de cette structuration a probablement eu raison d'elle et poussé ceux qui désirent poursuivre la course à l'armement vers des structures davantage clandestines et donc plus insaisissables. L'affaire Puerto, qui explosa au printemps 2006 et qui éclabousse encore aujourd'hui plusieurs éléments du peloton, s'inscrit dans cette logique de coureurs s'intégrant dans des réseaux qui transcendent les solidarités historiques du cyclisme. Cette affaire transversalise même la réalité du dopage, puisque certains tennismen et footballeurs y seraient associés, démontrant par là que l'organisation presque familiale du dopage dans le cyclisme semble bel et bien révolue. L'affaire Festina marqua l'apogée du dopage organisé au niveau des équipes sportives, identifiées par un sponsor; l'affaire Puerto témoigne des nécessaires adaptations de ceux qui, en connaissance de cause et individuellement, ont continué la course à l'armement biologique. On ne peut donc en aucun cas affirmer que le dopage a disparu, ni même qu'il serait en voie de disparition au sein des pelotons. En revanche, on peut penser que la lutte antidopage a eu une certaine efficacité sur le plan quantitatif puisqu'il y a probablement moins de cyclistes dopés qu'auparavant. Cette hypothèse est ainsi confirmée par l'ensemble des interviewés, quelle que soit leur fonction dans le milieu cycliste. Cette diminution serait le fruit, depuis une dizaine d'années, d'un continuum d'événements poussant à délégitimer le recours au dopage en interne et à lui faire perdre la banalisation de son usage. C'est donc bien la sous-culture cycliste qui a modifié ses normes et ses rapports à la santé ou à l'éthique. En revanche, la lutte antidopage n'a peut-être fait qu'aggraver la question sur le plan qualitatif puisque les produits utilisés sont plus puissants et consommés jusqu'à ce qu'ils soient détectables par les organismes de contrôle. La lutte antidopage pousse donc à la clandestinité, avec les risques que cela comporte sur le plan sanitaire notamment, et creuse l'écart entre ceux qui sont progressivement ramenés dans les chemins de la légalité, pas toujours d'ailleurs pour des motifs exclusivement vertueux, et ceux qui choisissent de s'inscrire dans une trajectoire déviante de tricherie assumée.

Les entretiens que nous avons menés ces derniers mois en Belgique tendent à démontrer cette reconfiguration des normes de tricherie. Les cyclistes rencontrés semblent avoir requalifié comme déviantes l'ensemble des conduites dopantes. Ces dernières sont une infraction à la morale sportive empreinte de méritocratie et par conséquent jugées inacceptables. Les jeunes cyclistes, aux portes du professionnalisme, se veulent dès lors de nouveaux «Monsieur Propre », développant une culture de l'antidopage et se montrant acerbes à l'égard de ceux qui continuent (à n'en point douter) à recourir aux artifices interdits: «*Je vais chez un médecin spécialisé dans le cyclisme, renommé étant propre et qui ne veut rien donner comme crasses au niveau dopage. Pour lui, c'est l'entraînement qui prime et c'est tout* » (William, néo-professionnel depuis 2008); «*Je n'ai jamais eu l'idée de tricher. Depuis toujours, je m'en-*

*traîne dur. Je n'ai jamais été un grand vainqueur, j'ai l'habitude du travail. Plus je travaille, plus je progresse et c'est ça qui me motive, le travail paie »* (Stéphane, U23, équipe continentale pro).

Il n'y a même aucune complaisance des jeunes coureurs vis-à-vis de ceux qui franchissent la barrière du dopage. Des suspensions plus longues voire à vie sont réclamées et les contrôles sont positivement accueillis: «*Nous, on s'est fait contrôler pendant le stage d'avant saison. L'UCI a débarqué inopinément. Moi, je suis très favorable à tout ça. C'est bien de débarquer à l'entraînement comme ça. Un petit contrôle, hop, il n'y a pas de souci. On ne peut pas dire que celui-là était vraiment fort et qu'on voit bien qu'il a un gros objectif dans deux semaines. Là, tout le monde est réglo, je trouve ça bien* » (Stéphane, U23, équipe continentale pro). Pour les plus jeunes, l'éthique a donc toute sa place dans la valeur de performance: mieux vaudrait participer proprement que gagner salement.

### **Lutter contre le dopage: intérêt ou valeur?**

Les déclarations louables et la lutte contre le dopage, souvent drapées d'intentions vertueuses et présentées sous le couvert d'un retour de la morale sportive, recouvrent toutefois également une dimension moins idéaliste mais beaucoup plus pragmatique. Beaucoup évoquent en effet l'absolue nécessité de lutter contre le dopage en érigeant ce besoin en lutte de survie économique destinée à la préservation d'un sport mis en péril par les multiples coups de boutoir qui l'entachent et le décrédibilisent. La menace d'une fuite des sponsors, peu enclins à voir leur nom associé à des scandales, mais également un refus de couverture des courses de la part des médias sont en effet de puissants arguments pour assainir le sport cycliste. Ces dernières années, les sponsors semblent en effet de plus en plus difficiles à trouver; par exemple, à la suite des affaires de dopage qui ont éclaboussé plusieurs cyclistes germaniques, un pays comme l'Allemagne a, en deux ans, perdu ses deux meilleures équipes professionnelles (Gerolsteiner, T-Mobile) sans que celles-ci soient remplacées, et vu une épreuve comme le Tour d'Allemagne annulée faute de sponsors acceptant d'associer leur nom à un événement susceptible de leur occasionner une contre-publicité. Dans le même sens, un monument comme le Tour de France a été menacé de non-diffusion télévisuelle en raison de la perte d'intérêt commercial pour des annonceurs qui ne souhaitent plus investir dans des programmes décrédibilisés. La lutte antidopage n'est donc pas seulement charnelle, elle a aussi valeur de combat pour préserver le mythe, pour réactualiser l'utopie sportive et par là pérenniser une activité économique tributaire de la foi en ses champions (Chantelat, 2001).

Certains directeurs sportifs nous ont, dans ce contexte, parlé de certains de leurs homologues plus complaisants en termes de «bandits » ou d'«inconscients » puisqu'accusés de faire preuve d'égoïsme à court terme. Ceux qui ne se positionnent pas clairement dans le camp de l'antidopage seraient en effet

les lents fossoyeurs d'un cyclisme pourtant avide de retrouver la confiance du public et des investisseurs. C'est dans ce contexte qu'est d'ailleurs né le Mouvement pour un cyclisme crédible (MPCC), qui regroupe douze équipes professionnelles et entend restaurer l'image du cyclisme en appliquant une éthique sportive rigoureuse faite de contrôles internes accrus et de limitation stricte de délivrance des autorisations à usage thérapeutique (AUT). Ce nouveau corporatisme intéressé et organisé pour sa survie s'inscrit par conséquent dans le sillage de l'action des étendards d'une lutte antidopage plus que jamais polymorphe et aux enjeux à géométrie variable.

## **Conclusion et perspectives**

Cette dimension économique de la lutte antidopage se retrouve également, à en croire les coureurs, au premier rang des motivations à se doper. Le recours aux techniques et substances prohibées serait donc le résultat d'un calcul de rentabilité visant à évaluer les incidences respectives des risques et des bénéfices découlant de l'adoption d'une conduite illégale (2). La précarité contractuelle de l'activité cycliste joue à ce titre un rôle essentiel dans la tentation d'utiliser un artifice interdit. C'est cette vision utilitariste d'un usage et d'un comportement rationalisés qui prévaut à notre sens actuellement dans le cyclisme belge mais également français, allemand ou encore néerlandais. S'écartant de l'image du « professionnel accompli » dégagée par Sutherland, le cycliste qui veut se doper aujourd'hui ne bénéficie plus d'un accord, fût-il tacite, du milieu. Les modes d'approvisionnement et de consommation évoluent progressivement vers une forme de clandestinité, avec la constitution de réseaux qui s'affranchissent des logiques nationales ou d'entreprise (ici: d'équipe). L'affaire Puerto qui continue à ébranler le cyclisme professionnel semble ainsi devoir se situer dans cette perspective. Ce nouveau type d'organisation du dopage, rendant celui-ci plus insaisissable et plus secret, est aussi à l'origine du cyclisme actuel à deux vitesses, produit involontaire mais prévisible de la lutte antidopage.

Loin d'être banalisé ou socialisé, le dopage apparaît dans le discours des coureurs que nous avons pu interviewer comme une tricherie sous-tendue par des considérations économiques. Cette reconfiguration des rapports qu'entretiennent les cyclistes avec le dopage vient notamment selon nous de l'influence du positionnement de médias moins complaisants et davantage inquisiteurs. Cette hypothèse, qui reste à vérifier et que notre étude s'attachera dans les prochaines semaines à confirmer ou à infirmer, expliquerait le climat de suspicion croissant autour des performances cyclistes mais également l'attitude beaucoup plus frileuse et moins compréhensive à l'égard du dopage. La presse écrite et audio-visuelle belge couvre largement le calendrier cycliste et l'espace réservé au compte-rendu des courses et aux rumeurs qui les accompagnent est très important. Les anciens coureurs, qui ont connu l'époque Festina, sont également peu à peu remplacés par de plus jeunes coureurs élevés avec

d'autres discours sur les pratiques dopantes, même si la reconversion de certains anciens dans l'encadrement des équipes ne suscite pas toujours un enthousiasme ni un optimisme démesurés. Cette nouvelle donne du cyclisme n'augure toutefois pas de lendemains assurément plus chantants. Si nous analysons le dopage comme une technique illégitime afin d'atteindre certains objectifs de carrière, il n'est pas certain que les cyclistes entendent le bannir pour autant. Perdant son caractère de normalisation, le dopage n'en reste pas moins une tentation forte pour des individus en quête de gloire et d'argent. Comme indiqué en préambule de cette contribution, il demeure donc particulièrement compliqué d'évaluer ou de faire des pronostics sur la prévalence ou l'évolution des conduites dopantes à court ou moyen terme.

---

### Bibliographie

- BALLESTER, P., WALSH, D. (2004). *L.A. Confidentiel*. Paris: La Martinière.
- BASSONS, C. (2000). *Positif*. Paris: Stock.
- BECK, F., LEGLEYE, S., PERETTI-WATEL, P. (2002). Sports et usages de produits psycho-actifs. In C. FAUGERON, M. KOKOREFF (Eds.). *Société avec drogues: enjeux et limites*. Ramonville Sainte-Agne: Erès.
- BERGER, P., LUCKMANN, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- BILLAT, V. (2005). *L'entraînement en pleine nature*. Bruxelles: De Boeck.
- BRISSONNEAU, C. (2007). Le dopage dans le cyclisme professionnel au milieu des années 1990: une reconstruction des valeurs sportives. *Déviance et Société*, 31 (2), 129-148.
- BRISSONNEAU, C., AUBEL, O., OHL, F. (2008). *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*. Paris: PUF, Lien Social.
- BUISINE, S. (2006). *Le jeu des cyclistes face à leurs contrats professionnels*. Communication affichée au Congrès de l'Association Française de Sociologie, Bordeaux, 4-7 septembre.
- CAZUC, C. (2007). Le tennis professionnel masculin face au dopage: perspectives critiques. *Actes du colloque «Sports, violences et racisme»*, Université de Rennes, Conseil de l'Europe, 2-5 avril.
- CHANTELAT, P. (2001). Sport, enjeux économiques et corruption: crépuscule ou renaissance de l'utopie sportive? In J.C. BASSON (Ed.). *Sport et ordre public*. Paris: IHESI, La Documentation française, 251-269.
- CHIOTTI, J. (2001). *De mon plein gré*. Paris: Calmann-Lévy.
- COAKLEY, J. (2001). Deviance in sports: is it out of control? In *Sport in Society. Issues and controversies*. New York: Mc Graw Hill.
- DURET, P. (1999). Juger les pratiques sportives. *Esprit*, 1, 92-109.
- ESCRIVA, J.P. (2001). Sport intensif et dopages entre normes et déviations. *Sociétés contemporaines*, 44, 129-147.
- FINCOEUR, B. (2008). Les roues de l'infortune. *La Libre*, 10 octobre, 51.
- GAUMONT, P. (2005). *Prisonnier du dopage*. Paris: Grasset.
- JENNINGS, A., SAMBROOK, C. (2000). *The Great Olympic swindle: when the world wanted its game back*. Londres: Simon and Schuster International.
- KELLENS, G. (1998). *Éléments de criminologie*. Bruxelles: Bruylant.
- LAURE, P. (2000). Le dopage: données épidémiologiques. *La presse médicale*, 29 (24), 1365-1372.
- LAURE, P. (2000b). *Dopage et société*. Paris: Ellipses.
- LAURE, P. (2003). Les conduites dopantes. *Psychotropes*, 8 (3-4), 33.



- LE-GERMAIN, E., LECA, R. (2005). Les conduites dopantes fondatrices d'une sous-culture cycliste (1965-1999). *Staps*, 70, 109-125.
- LENTILLON-KAESTNER, V. (2008). Conduites dopantes chez les jeunes cyclistes du milieu amateur au milieu professionnel. *Psychotropes*, 14 (1), 41-57.
- LÜSCHEN, G. (2000). Doping in sport as deviant behaviour. In J. COAKLEY, E. DUNNING (Eds.). *Handbook of sport studies*. Londres: Sage, 461-476.
- Mc NAMEE, M. et al. (2007). British Spectators' Perceptions of the Values and Norms in Selected Professional Sports: a Comparative Ethical Survey. *Leisure Studies*, 26 (1), 23-45.
- MENTHEOUR, E. (1999). *Secret défoncé. Ma vérité sur le dopage*. Paris: Lattès.
- MIGNON, P. (2002). *Le dopage: état des lieux sociologique*. Paris: Documents du CESAMES, 10, Juillet- Décembre.
- MOTTRAM, D.R. (Ed.) (1996). *Drugs in Sport*. Londres: E. & F. Spon.
- PERERA, E., GLEYSE, J. (2005). Le dopage dans quatre grands périodiques sportifs français de 1903 aux années soixante. Le secret, le pur et l'impur. *Staps*, 70, 89-107.
- REDECKER, R. (1998). Le Tour de France victime d'un intégrisme biologique? *Le Monde*, 30 Juillet.
- ROUSSEL, B. (2001). *Tour de vices*. Paris: Hachette.
- SALLE, L., LESTRELIN, L., BASSON, J.C. (2006). Le Tour de France 1998 et la régulation du dopage sportif: reconfiguration des rapports de force. *Staps*, 73, 9-23.
- SCARPINO, V., ARRIGO, A. (1990). Evaluation of prevalence of doping amongst Italian athletes. *Lancet*, 338, 1048-1050.
- SIMSON, V., JENNINGS, A. (1992). *The lords of the rings: power, money and drugs*. New York: Simon and Schuster.
- SUTHERLAND, E. (1937). *The Professional Thief*. Chicago: University of Chicago Press.
- TRABAL, P., BUISINE, S., BRISSONNEAU, C., DEFRANCE, J. (2006). *Dopage et temporalités*. Rapport du contrat de recherche Mildt-Inserm 01, Université de Paris X Nanterre.
- VOET, W. (1999). *Massacre à la chaîne, révélations sur 30 ans de tricherie*. Paris: Calmann-Lévy.
- WADDINGTON, I. (2000). *Sport, health and drugs. A sociological perspective*. Londres: E. & F. Spon.

---

## Notes

- 1 Vingt-cinq par pays, auprès de cyclistes amateurs de haut niveau et professionnels, en activité ou à la retraite, mais également auprès de professionnels de l'encadrement des coureurs (médecins, directeurs sportifs...). Les extraits d'entretiens qui figurent en italique dans cet article émanent de cette étude. Les noms et les lieux ont été modifiés afin de garantir l'anonymat des personnes rencontrées.
- 2 Pour des raisons matérielles et d'opportunité, nous ne détaillons pas ici cet aspect de la problématique. Cette question est traitée dans un article actuellement soumis à publication.